NELE NEUHAUS

# Les vivants et les morts

roman traduit de l'allemand
par Juliette Aubert



actes noirs
ACTES SUD

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Au cœur de l'hiver, une vieille dame est tuée d'une balle dans la tête tandis qu'elle promène son chien dans un parc de la banlieue de Francfort. Trois jours plus tard, une autre femme est abattue avec la même arme à travers la fenêtre de sa cuisine, alors qu'elle est en pleins préparatifs de Noël. L'officier de police judiciaire Pia Kirchhoff comprend qu'elle peut dire adieu à son voyage de noces en Équateur : son collègue Oliver von Bodenstein va avoir besoin d'elle.

Les victimes n'avaient apparemment aucun ennemi. Pourquoi, alors, fallait-il qu'elles meurent ? Ont-elles été choisies au hasard ? Lorsque d'autres morts surviennent, la peur se répand dans la population face à celui que la presse a déjà surnommé "le sniper du Taunus". Pia et Oliver tentent désespérément de déterminer le mobile de celui qui s'est autoproclamé "le Juge". En priant secrètement qu'il y en ait un, parce que rien n'est plus imprévisible qu'un homme qui tue sans discernement. Lorsque, aiguillés par les énigmatiques messages du meurtrier, les deux enquêteurs élargissent le champ de leurs investigations aux proches des victimes, ils mettent au jour une terrible tragédie humaine aux ramifications complexes.

Dans ce nouveau roman, Nele Neuhaus plonge le lecteur dans les coulisses du don d'organes. Mettant en scène avec subtilité les défis auxquels doit faire face une médecine humaine, trop humaine, elle signe son roman le plus sombre et le plus terrifiant.

NELE NEUHAUS

*Nele Neuhaus vit dans la région de Francfort.* Les Vivants et les Morts *est le cinquième volet des enquêtes du commissaire Oliver von Bodenstein et de sa collègue Pia Kirchhoff à paraître dans la collection "Actes noirs", après* Flétrissure *(2011),* Blanche-Neige doit mourir *(2012),* Vent de sang *(2013) et* Méchant loup *(2014).*

DU MÊME AUTEUR

*FLÉTRISSURE*, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 66.
*BLANCHE-NEIGE DOIT MOURIR*, Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 99.
*UNE VIE AU GALOP*, Actes Sud Junior, 2012.
*VENT DE SANG*, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 124.
*MÉCHANT LOUP*, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 148.

Photographie de couverture : © Yung Cheng Lin

Titre original :
*Die Lebenden und die Toten*
© Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin, 2014

© ACTES SUD, 2016
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-06207-1

NELE NEUHAUS

# Les vivants et les morts

roman traduit de l'allemand
par Juliette Aubert

*ACTES SUD*

*Pour Matthias.*
Forever *et* for always.

*Mercredi 19 décembre 2012*

*Température extérieure : 3 °C. Pas de vent. Les prévisions n'avaient pas annoncé de pluie. Des conditions parfaites.*

*8 h 21.*

*Il la vit arriver. Son bonnet rose vif rayonnait tel un signal dans la pénombre ardoise de cette matinée d'hiver. Elle était seule, comme chaque matin. Le chien trottinait à ses côtés, ombre sombre et souple entre les buissons nus. Son itinéraire était toujours le même. Elle descendait la Lahnstraße, passait devant l'aire de jeux, puis traversait la passerelle en bois qui enjambait le Westerbach, elle tournait à droite et suivait le chemin bitumé parallèle au cours d'eau, jusqu'à ce qu'il débouche à gauche sur une école. L'école constituait l'apogée de sa promenade matinale. À partir de là, elle revenait par le Dörnweg qui traversait les champs en ligne droite d'Eschborn à Niederhöchstadt et, au bout d'un kilomètre environ, elle tournait à gauche et reprenait la passerelle en bois pour rentrer chez elle.*

*Le chien fit ses besoins sur l'espace vert devant les balançoires de l'aire de jeux, elle ramassa le legs avec soin et jeta le sac dans la poubelle au croisement. Elle passa à moins de vingt mètres de lui, mais ne le remarqua pas. Il la suivit du regard depuis sa planque, la vit traverser la passerelle dont le bois brillait d'un éclat sombre dans l'humidité, puis disparaître derrière les troncs d'arbre. Il se prépara à un temps d'attente d'une trentaine de minutes, confortablement allongé sous la cape de pluie vert foncé. Si nécessaire, il pourrait rester des heures ainsi. La patience était un de ses points*

*forts. Le cours d'eau, un simple ruisselet en été, grondait et gargouillait à ses pieds. Deux corneilles se mirent à sautiller autour de lui avec curiosité et l'examinèrent d'un œil critique avant de se lasser. Le froid pénétrait à travers son pantalon technique. Un pigeon roucoulait sur les branches nues du chêne au-dessus de sa tête. Une jeune femme passa à petites foulées sur l'autre rive, son pas leste peut-être entraîné par la musique qu'elle écoutait dans son casque. Il entendit au loin le grondement d'un train de banlieue et la tierce mélodieuse d'un gong.*

*Dans les mornes teintes marron, noires et grises de l'hiver, il aperçut un point rose vif. Elle arrivait. Son rythme cardiaque s'accéléra, il regarda dans sa lunette de tir, contrôla sa respiration, remua les doigts de la main droite. La femme s'engagea sur le chemin qui menait à la passerelle en faisant un coude. Le chien trottinait quelques mètres derrière elle.*

*Son doigt reposait sur la détente. Il laissa errer son regard à titre de vérification, mais il n'y avait personne en vue. À part elle. Elle suivait la boucle du chemin, lui présentant son profil gauche, exactement comme il l'avait prévu.*

*Le silencieux rendait certes l'arme un peu moins précise, mais cela ne posait aucun problème à une distance d'à peine quatre-vingts mètres. Le bruit du coup de feu aurait inutilement attiré l'attention. Il inspira, expira, devint très calme et concentré. Son champ visuel se resserra pour se focaliser sur sa cible. Il appuya doucement sur la détente. Le recul auquel il s'attendait toucha sa clavicule. Quelques fractions de seconde plus tard, la Remington Core-Lokt fit sauter le crâne de la femme. Elle s'effondra en silence. En plein dans le mille.*

*La douille expulsée fumait sur la terre humide. Il la ramassa et la fourra dans la poche latérale de son blouson. Ses genoux étaient un peu raides après le temps passé dans le froid. En quelques gestes, il démonta le fusil, le glissa dans son sac de sport, replia la cape qu'il fourra aussi dans le sac. Après s'être assuré qu'il n'y avait personne aux environs, il sortit des buissons, traversa l'aire de jeux et emprunta le chemin qui menait à la piscine de Wiesenbad, où il avait garé sa voiture. Il était 9 h 13 lorsqu'il quitta le parking et tourna à gauche dans la Hauptstraße.*

## AU MÊME MOMENT…

L'officier de police judiciaire Pia Kirchhoff était en congé. Depuis le jeudi de la semaine précédente et jusqu'au 16 janvier 2013. Quatre semaines entières ! Ses dernières longues vacances remontaient presque à quatre ans : Christoph et elle étaient allés en Afrique du Sud en 2009, après quoi ils n'avaient trouvé le temps que pour de brèves escapades, mais cette fois ils iraient quasiment à l'autre bout du monde, en Équateur, d'où un bateau les emmènerait jusqu'aux îles Galápagos. L'organisateur de ces croisières de luxe avait souvent engagé Christoph comme guide, et c'était la première fois qu'elle l'accompagnait – en tant qu'épouse.

Pia s'assit sur le rebord du lit et contempla rêveusement le mince anneau doré à sa main. L'officier d'état civil avait été un brin déconcerté en voyant Christoph lui passer l'alliance à la main gauche, mais elle lui avait expliqué que, le cœur se trouvant justement de ce côté, ils avaient décidé de porter leur alliance à la main gauche. Ce n'était qu'à moitié vrai, leur décision reposant aussi sur des éléments tout à fait pragmatiques. D'une part, Pia, durant son premier mariage avec Henning, avait porté son alliance à droite, comme le voulait l'usage en Allemagne. Elle n'était pas outre mesure superstitieuse et savait que cela n'expliquait en rien l'échec de son mariage, mais elle ne voulait pas braver le destin pour autant. D'autre part – et c'était là la raison principale – la moindre poignée de main un peu ferme manquait de lui écraser le doigt et la faisait souffrir le martyre.

Christoph et elle s'étaient mariés en catimini le vendredi précédent à la mairie de Höchst, située dans le pavillon des jardins

du palais Bolongaro. Sans amis, sans famille ni témoins, et sans le dire à personne. Ils ne l'annonceraient qu'à leur retour d'Amérique du Sud et organiseraient une grande fête l'été prochain à la ferme du Birkenhof.

Pia se détacha de la contemplation de son alliance et se remit à fourrer dans deux valises le linge entassé sur le lit en tentant de gagner un maximum de place. Ils n'auraient pas besoin de gros pulls, ni de blousons. Plutôt des affaires d'été. Tee-shirts. Shorts. Maillot de bain. Elle était contente d'échapper à l'hiver et aux festivités de Noël qui ne lui procuraient pas de joie particulière, et de pouvoir somnoler au soleil, lire et s'adonner pour une fois au farniente sur le pont d'un bateau de croisière. Christoph aurait certes beaucoup de choses à faire, mais aussi du temps libre, et les nuits n'appartiendraient qu'à eux. Elle enverrait peut-être des cartes postales à ses parents, sa sœur et son frère – oui, surtout à lui et à son arrogante épouse – pour leur annoncer son mariage. Elle avait encore dans l'oreille le commentaire réprobateur de sa belle-sœur Sylvia en apprenant qu'elle s'était séparée d'Henning. "Une femme au-delà de trente ans a plus de chances d'être foudroyée que de retrouver un mari", avait-elle prédit avec pessimisme. Et, de fait, Pia avait eu un coup de foudre par une matinée ensoleillée de juin, six ans plus tôt, devant l'enceinte des éléphants du zoo Opel. C'est là qu'elle et Christoph Sander, le directeur du zoo, s'étaient rencontrés pour la première fois, s'éprenant aussitôt l'un de l'autre. Voilà quatre ans qu'ils vivaient ensemble à la ferme du Birkenhof à Unterliederbach et ils en étaient vite venus à la conclusion que c'était ce qu'ils voulaient faire jusqu'à la fin de leur vie.

Le téléphone portable, resté en bas sur la table de la cuisine, se mit à faire des trilles. Pia descendit l'escalier, alla dans la cuisine et regarda l'affichage avant de prendre la communication.

— Je suis en congé, dit-elle. En quelque sorte, c'est comme si je n'étais déjà plus là.

— "En quelque sorte", voilà bien une expression complètement floue, répliqua Oliver von Bodenstein, son supérieur, qui avait parfois l'agaçante habitude de prendre tout au pied de la lettre. Je suis vraiment désolé de te déranger. Mais j'ai un problème.

— Ah.

— Nous avons un cadavre tout près de chez toi, poursuivit Bodenstein. Je suis encore sur une affaire d'incendie. Cem est en déplacement, Kathrin s'est fait porter pâle. Tu pourrais peut-être aller jeter un œil et t'occuper des formalités. Kröger et son équipe sont déjà en route. Je vous rejoins et je prends le relais dès que j'en ai fini ici.

Pia passa rapidement en revue sa liste de choses à faire. Elle était dans les temps, avait déjà tout prévu pour une absence de trois semaines. Il ne lui faudrait pas plus d'une demi-heure pour boucler les valises. Bodenstein ne la solliciterait pas s'il n'avait pas réellement besoin d'aide en urgence. Elle pouvait lui prêter main-forte quelques heures sans prendre de risques.

— OK, finit-elle donc par dire. Je dois aller où ?

— Merci, Pia, c'est vraiment sympa de ta part. Le soulagement était perceptible dans la voix de Bodenstein. Tu vas en direction de Niederhöchstadt. Le mieux, c'est de quitter la grand-rue au niveau de Steinbach. Au bout de huit cents mètres environ, tu verras le départ d'un chemin à droite, tu t'y engages. Les collègues sont déjà sur place.

— C'est noté. Pia mit un terme à la conversation, retira l'alliance et la posa dans le tiroir de la cuisine. On se voit plus tard, dit-elle.

Pia ignorait comme souvent ce qui l'attendait sur le lieu du crime. Le policier du poste de garde s'était contenté de mentionner un cadavre de femme découvert à Niederhöchstadt quand Pia lui avait dit qu'elle était en route. Peu après la sortie de la localité, elle bifurqua à droite dans un chemin bitumé et vit de loin quelques voitures de police et une ambulance. En s'approchant, elle reconnut le van Volkswagen bleu de la police scientifique et d'autres véhicules civils. Elle se gara sur une petite zone herbeuse devant un fourré, attrapa sa veste beige en duvet sur la banquette arrière et sortit de voiture.

— Bonjour, madame Kirchhoff, la salua un jeune collègue de la police qui se tenait devant le barrage. Il vous suffit de descendre le chemin. C'est derrière les buissons à droite.

— Bonjour et merci, répondit-elle avant de suivre le chemin indiqué. Les buissons formaient comme un petit bois au milieu des champs. Pia tourna à l'angle et croisa d'abord l'officier de police judiciaire Christian Kröger, chef de la police scientifique de la section K11 du commissariat d'Hofheim.

— Pia ! s'écria Kröger tout étonné. Qu'est-ce que tu fabriques ici ? Je te croyais en…

— … congé, l'interrompit-elle en souriant. Oliver m'a demandé de commencer. Dès qu'il nous aura rejoints, je m'éclipse. De quoi s'agit-il ?

— Sale affaire, répondit Kröger. Une femme a été tuée. D'une balle dans la tête. En plein jour et à moins d'un kilomètre du poste de police d'Eschborn.

— Ça s'est passé quand ? se renseigna Pia.

— Juste avant 9 heures, dit Kröger. Un cycliste l'a vue s'effondrer. Comme ça. Il n'a pas entendu de coup de feu. Mais le légiste est d'avis qu'elle a été abattue d'un coup de fusil et que l'arme était située à une certaine distance.

— Ah, Henning est là ? Je n'ai pas vu sa voiture.

— Non, heureusement, il y a un nouveau venu. Depuis que ton ex a accédé au fauteuil de chef, le temps doit lui manquer pour intervenir sur le terrain. Kröger ricana. Ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre.

Il éprouvait une aversion profonde envers Henning Kirchhoff, que celui-ci lui rendait de tout cœur et les deux hommes se montraient souvent aussi lunatiques que des divas, ce qui ne nuisait en rien à la qualité de leur travail. Voilà pourquoi tout le monde tolérait depuis des années la puérile lutte de pouvoir du duo, dont les joutes verbales disputées sur diverses scènes de crime étaient devenues légendaires.

Après le départ en retraite du Pr Thomas Kronlage durant l'été, Henning était devenu directeur de l'institut médicolégal. L'université avait initialement prévu d'ouvrir le recrutement aux candidatures externes, mais les compétences d'Henning dans le domaine de l'anthropologie médicolégale étaient si précieuses qu'on lui avait confié la direction pour ne pas le perdre.

— Comment s'appelle le nouveau ? demanda Pia.

— Désolé, j'ai oublié, murmura Kröger.

L'homme en combinaison blanche accroupi à côté du cadavre enleva sa capuche et se releva. Plus vraiment jeune, constata Pia, le crâne rasé et l'épaisse moustache rendaient une estimation difficile. Une calvitie vieillissait souvent un homme.

— Dr Frederick Lemmer. Le médecin légiste retira son gant droit et lui tendit la main. Enchanté de faire votre connaissance.

— Moi aussi, répliqua Pia en prenant sa main. Je m'appelle Pia Kirchhoff et je travaille à la K11 d'Hofheim.

Une scène de crime ne se prêtait guère à un échange de politesses et Pia s'en tint donc à cette brève présentation. Elle s'arma intérieurement contre le spectacle qui l'attendait et elle s'approcha du cadavre. Le bonnet de laine rose et les cheveux blancs de la morte formaient des taches de couleur irréelles sur le bitume gris, la boue marron et une mare de sang noirâtre.

— *La Liste de Schindler*, murmura Pia.

— Pardon ? demanda Lemmer, un brin décontenancé.

— Le film avec Liam Neeson et Ben Kingsley, expliqua Pia.

Le médecin légiste comprit aussitôt l'allusion et sourit.

— Exact. Ça y ressemble. Le film était en noir et blanc, sauf le manteau de la petite fille qui était rouge.

— J'ai une mémoire visuelle. La première impression d'une scène de crime est toujours cruciale pour moi, expliqua Pia. Elle enfila des gants et s'accroupit, Lemmer l'imita. Au cours de ses nombreuses années à la K11, Pia avait appris à prendre du recul. C'était la seule façon de supporter la vue de cadavres cruellement mutilés et défigurés.

— La balle est entrée par la tempe gauche. Lemmer désigna le point d'impact bien net dans la tête de la morte. En ressortant, dit-il, elle a emporté presque toute la moitié droite du crâne. Typique d'une balle expansive de gros calibre. Pour ce qui est de l'arme du crime, je pense qu'il s'agit d'un fusil et que le coup a été tiré à bonne distance.

— Et comme il peut difficilement être question d'un accident de chasse, vu l'endroit, je dirais que c'était un tir ciblé, ajouta Kröger dans leur dos.

Pia acquiesça et contempla d'un air songeur ce qu'il restait du visage de la défunte. Pourquoi une femme entre soixante et soixante-dix ans avait-elle été abattue en pleine rue ? Était-ce

une victime aléatoire, simplement au mauvais endroit au mauvais moment ?

Quelques personnes de l'équipe de Kröger, vêtues de leurs combinaisons blanches et munies d'un détecteur de métaux, sillonnaient les buissons et la prairie environnante à la recherche du projectile, d'autres prenaient des photos et faisaient des mesures à l'aide d'un appareil électronique afin de localiser la provenance du tir.

— On connaît son identité ? Pia se releva et regarda Kröger.

— Non, elle n'avait rien sur elle, à part un trousseau de clés. Ni portefeuille ni téléphone portable, répondit-il. Tu veux parler au témoin oculaire ? Il est dans l'ambulance.

— J'y vais.

Pia regarda autour d'elle et fronça les sourcils. Des champs et des prairies déserts. Au loin étincelaient la tour de télévision et les gratte-ciel de Francfort dans le pâle soleil d'hiver qui s'était frayé un chemin à travers l'épaisse couche nuageuse. À une quarantaine de mètres de là, de grands arbres bordaient un cours d'eau. Au-delà des branches nues, elle vit une aire de jeux et, derrière, les premières maisons de Niederhöchstadt, un quartier d'Eschborn. Des chemins bitumés et équipés de réverbères traversaient prairies et champs. Une zone de promenade qui ressemblait à un parc, idéale pour faire du vélo, du jogging, de la marche et…

— Où est le chien ? demanda soudain Pia.

— Quel chien ? répondirent Kröger et Lemmer, surpris.

— C'est une laisse, ça. Pia se pencha et désigna une lanière marron foncé déjà bien usée que la femme s'était mise en bandoulière. Elle se promenait avec son chien, dit Pia. Et comme nous n'avons pas trouvé de clé de voiture sur elle, elle doit habiter tout près d'ici.

— Je suis si contente d'avoir trois semaines de vacances. Karoline Albrecht poussa un soupir de satisfaction et étendit les jambes. Elle était assise à la table du salon dans la maison de ses parents avec une tasse de son thé préféré – rooibos vanille – et

elle sentait le stress des semaines et des mois précédents se dissiper et faire place à un sentiment de calme profond.

— Greta et moi allons nous détendre à la maison, reprit Karoline, ou alors on viendra squatter ici et s'empiffrer de biscuits de Noël.

— Vous êtes les bienvenues. Sa mère lui adressa un sourire par-dessus le bord de ses lunettes de lecture. Mais, au fait, vous n'aviez pas prévu de vous envoler quelque part au soleil ?

— Ah, maman, je crois que cette année j'ai pris plus souvent l'avion que Carsten, et il est pilote ! Karoline ricana tout en sirotant son thé. Mais sa gaieté n'était qu'apparente.

Cela faisait huit ans qu'elle était cadre supérieure associée dans une société internationale de consulting, responsable de la restructuration et de l'internationalisation des entreprises et, il y a deux ans, on lui avait confié la direction du conseil en management. Elle passait désormais sa vie dans les hôtels, les avions et les salons VIP des aéroports. Elle était l'une des rares femmes à occuper un tel poste et elle gagnait tellement d'argent que cela lui semblait presque immoral. Greta fréquentait un internat, son mariage s'était soldé par un échec et toutes ses amitiés, à défaut d'être entretenues, s'étaient enlisées au fil du temps. Son travail avait toujours été prioritaire pour elle et depuis son bac, obtenu avec la mention très bien, elle voulait être la meilleure. Par la suite, de brillantes études de gestion dans des universités prestigieuses en Allemagne et aux États-Unis avaient placé sa carrière sur orbite.

Or, depuis quelques mois, elle se sentait vide et exténuée, l'épuisement conduisant à une remise en cause du bien-fondé de son travail. Était-ce vraiment si important, tout ça, plus que de passer du temps avec sa fille et de profiter un peu de la vie ? Elle avait quarante-trois ans et n'avait jamais vécu pour de bon. Voilà vingt ans qu'elle enchaînait les rendez-vous, ne défaisait jamais ses valises et s'entourait de gens qui lui étaient complètement indifférents et vice-versa. Greta se sentait bien dans la nouvelle famille de Carsten, elle appréciait d'avoir une fratrie, un chien et une mère de remplacement dont elle se sentait plus proche que de sa mère biologique ! Karoline était

en passe de perdre sa fille et ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même, sa présence étant devenue superflue dans la vie de Greta.

— Mais ton travail te plaît toujours, n'est-ce pas ?

La voix de sa mère arracha Karoline Albrecht à ses pensées.

— Je n'en suis plus très sûre, répondit-elle en reposant sa tasse sur la table. C'est pour ça que je vais faire une pause l'année prochaine. J'aimerais passer plus de temps avec Greta. Et je me demande si je ne vais pas vendre la maison.

— Ah ! Margarethe Rudolf haussa les sourcils sans paraître ébranlée pour autant. Pourquoi donc ?

— Elle est beaucoup trop grande, répliqua Karoline. Je cherche pour Greta et moi quelque chose de plus petit, plus intime. Une maison dans le genre de celle-ci.

C'est elle qui avait voulu la sienne ainsi : stylée, luxueuse et peu gourmande en énergie, quatre cents mètres carrés de surface habitable, des sols en béton brut et tout le confort possible et imaginable. Mais elle ne s'y était jamais sentie bien et elle rêvait en secret de la vieille villa de ses parents dans laquelle elle avait grandi – avec ses escaliers en bois qui craquent, les hauts plafonds, le carrelage en damier usé à la cuisine, les pièces en encorbellement et les salles de bains désuètes.

— C'est l'occasion de porter un toast, proposa sa mère. Qu'en dis-tu ?

— Bien sûr, je suis en vacances, après tout. Karoline sourit. Tu as une bouteille au frais ?

— Évidemment. Du champagne, qui plus est. Sa mère lui adressa un clin d'œil.

Peu après, toutes deux étaient assises l'une en face de l'autre et trinquaient à Noël et à la décision de Karoline d'apporter un changement radical à sa vie.

— Tu sais, maman, dit-elle, je me forçais beaucoup trop, je voulais à tout prix correspondre à l'image parfaite que tout le monde avait de moi : disciplinée, raisonnable, parfaitement organisée. Mais ça m'a stressée parce que je ne le faisais pas par réelle conviction, juste par conformisme.

— Tu viens de te libérer, constata sa mère.

— Oui. Oui, c'est ça. Karoline saisit les mains de sa mère. Je vais enfin pouvoir respirer et dormir, maman ! C'est comme si,

après avoir vécu des années sous l'eau, je refaisais surface d'un coup et je me rendais compte de la beauté du monde ! Il n'y a pas que le travail et l'argent dans la vie.

— Non, ma petite Karoline, c'est vrai. Margarethe Rudolf afficha un sourire triste. Ton père n'est jamais parvenu à cette conclusion, hélas. Cela arrivera peut-être le jour où il sera à la retraite.

Karoline en doutait.

— Tu sais quoi, maman ? On va faire les courses toutes les deux, dit-elle d'un ton résolu. On cuisinera ensemble pour la veillée de Noël, comme autrefois.

Sa mère, émue, sourit et acquiesça.

— D'accord. Et demain soir, tu viens avec Greta pour préparer les biscuits de Noël. Comme ça vous aurez de quoi grignoter pour les fêtes.

Une demi-heure plus tard, Oliver von Bodenstein arriva sur le lieu du crime.

— Merci de m'avoir remplacé, dit-il à Pia. Je vais pouvoir prendre la suite.

— Oh, je n'ai rien d'autre à faire aujourd'hui, de toute façon, répondit-elle. Je peux rester si tu veux.

— Ce n'est pas de refus.

Il ricana et Pia songea combien son supérieur avait changé ces deux dernières années. Souvent distrait par l'échec de son mariage, il avait fini par retrouver son assurance et sa perspicacité, tout en devenant plus indulgent envers lui-même. Si c'était autrefois Pia qui aimait faire des suppositions hasardeuses et activer les choses, tandis qu'il s'en tenait aux règles, aux lois et qu'il la freinait dans ses ardeurs, elle avait parfois l'impression que les rôles étaient désormais inversés.

*Seul celui qui a vécu et survécu à une perte existentielle est capable de mûrir et de changer*. Pia avait lu cette phrase quelque part et c'était valable non seulement pour son chef, mais aussi pour elle. Dans une relation, on pouvait très longtemps se duper, refuser de voir la réalité en face et faire comme si tout allait bien. Mais l'illusion éclatait tôt ou tard, telle une bulle

de savon, et on se retrouvait confronté à un choix : partir ou rester, se contenter de *sur*vivre ou revivre pour de bon.

— Tu as déjà parlé au témoin ? demanda Bodenstein.

— Oui, répondit Pia en relevant sa capuche, car le vent était glacial. Il arrivait à vélo sur le Dörnweg, dit-elle, ce chemin qui relie les deux communes, il venait d'Eschborn et allait vers Niederhöchstadt. À peu près au niveau de ce poteau électrique, là-bas, il a vu la femme s'effondrer. Il a cru qu'elle avait eu une crise cardiaque, ou un truc dans le genre, et il a pédalé jusqu'à elle. Il n'a pas entendu de coup de feu.

— A-t-on déjà des éléments sur l'identité de la morte ?

— Non. Mais je pense qu'elle doit habiter dans le coin, car elle promenait un chien et n'avait pas de clé de voiture sur elle.

Ils s'écartèrent pour laisser passer le fourgon mortuaire.

— Nous avons aussi retrouvé le projectile, poursuivit Pia. Assez déformé, mais provenant clairement d'un fusil. Lemmer dit qu'il s'agit d'une balle expansive. C'est le genre de munitions qu'utilisent les chasseurs, et nous aussi, pour son pouvoir d'arrêt. Dans l'armée, elles sont néanmoins interdites par la convention de La Haye.

— C'est Lemmer qui t'a appris tout ça ? demanda Bodenstein avec une pointe de moquerie. Qui est ce type, d'ailleurs ?

— Non, figure-toi que je le savais déjà avant, riposta Pia. Frederick Lemmer est le nouveau médecin légiste.

Un sifflement retentit. Pia et Bodenstein se retournèrent et virent Kröger gesticuler au bord du cours d'eau.

— Christian a trouvé quelque chose, dit Pia. Ne le faisons pas attendre.

Ils traversèrent peu après une passerelle en bois et accédèrent à la partie inférieure d'une aire de jeux. Balançoires, bascules, portiques multicolores, une tyrolienne, des bacs à sable et des jeux d'eau étaient répartis sur le vaste terrain en amont du Westerbach.

— Là ! s'écria Kröger tout excité, comme chaque fois qu'il faisait une découverte. C'est sûrement là, dans ces buissons, qu'il était allongé ! L'herbe est encore aplatie et là… là-bas… regardez… la trace d'un bipied. Un peu effacée, certes, mais très reconnaissable.

Pia dut avouer qu'elle ne reconnaissait strictement rien, à part des touffes d'herbe mouillée, des feuilles mortes et de la terre humide.

— Tu veux dire que le meurtrier était planqué ici et guettait sa victime ? s'assura Bodenstein.

— Exact. Kröger opina plusieurs fois de la tête. Quant à savoir s'il avait cette femme en vue ou voulait juste abattre quelqu'un, je n'en ai bien sûr aucune idée, mais je peux vous dire une chose : ce gars n'est pas un amateur qui tire quelques coups à droite et à gauche. Il était à l'affût, il a utilisé un silencieux et une saleté de munition…

— Une balle expansive, lança nonchalamment Bodenstein en adressant un clin d'œil à Pia.

— Bingo ! Je vois que tu es déjà au courant, dit Kröger, irrité par l'interruption. Bref, je pense qu'il était installé là, sans doute vêtu d'une tenue Ghillie.

— Une tenue quoi ? demanda Bodenstein.

— Bon sang, Oliver, tu joues encore à celui qui n'y comprend rien ! s'énerva Kröger. Une tenue Ghillie est un vêtement de camouflage utilisé par les chasseurs ou les tireurs d'élite parce qu'il dissimule les formes du corps et fait disparaître le tireur dans son environnement. Mais peu importe. Il y avait en tout cas ici un type armé d'un fusil reposant sur un support à deux pieds, ce qui améliore la précision du tir. Pour le reste, c'est à vous de jouer. Et maintenant, faites en sorte que les gens du coin nous laissent travailler en paix.

Il tourna les talons et les laissa en plan.

— Il croit que tu t'es fichu de lui, dit Pia à son supérieur.

— J'ignorais réellement ce qu'est une tenue Ghillie ! dit Bodenstein pour se justifier. Je veux dire que, maintenant qu'il me l'a expliqué, je me rappelle que je le savais, mais avant, je ne le savais pas.

— Pour faire court : ça t'est sorti de la tête, dit Pia en guise d'aide.

— Une fois de plus, tu résumes parfaitement les choses.

Le portable de Bodenstein se mit à sonner.

— Je m'en charge. Pia désigna d'un signe de tête l'attroupement qui s'était déjà formé sur le chemin et grossissait sans

cesse. Certains élevaient même leurs téléphones portables pour prendre des photos, bien qu'il n'y eût rien à voir, excepté la rubalise rouge et blanche et les techniciens de la police scientifique ; d'autres se contentaient d'observer en bavardant, mus par l'attrait ancestral de l'homme pour l'horreur. La fascination qu'une mort violente exerçait sur autrui surprenait toujours autant Pia.

Elle se dirigea vers un policier qui était en train d'empêcher deux mères et plusieurs jeunes enfants d'accéder à l'aire de jeux.

— Mais nous venons ici tous les mercredis matin, se plaignait une des deux mères. Les enfants s'en font une joie une semaine à l'avance !

L'agent en uniforme grimaça, l'air agacé.

— D'ici quelques heures vous pourrez à nouveau fréquenter l'aire de jeux, dit-il. Pour le moment, elle est bloquée.

— Pourquoi ? Et la passerelle ? Pourquoi est-elle bloquée, elle aussi ? s'enquit l'autre mère. Et le cours d'eau, on le traverse comment, maintenant ?

— Il vous suffit de prendre le chemin qui mène à la piscine. Il y a une autre passerelle là-bas, leur conseilla le policier.

— C'est scandaleux ! s'emporta la mère n° 1, tandis que la deuxième, devenue elle aussi agressive, brandissait les notions d'État policier et de liberté de mouvement.

— Élargissez, s'il vous plaît, la zone interdite jusqu'au croisement et la route du haut, dit Pia au policier. Et demandez des renforts en cas de problème.

La mère frondeuse profita d'un instant d'inattention pour franchir le barrage avec sa poussette.

— Stop ! dit Pia en lui barrant la route. Quittez la zone interdite, s'il vous plaît.

— Mais pourquoi ? Les yeux de la femme lançaient des éclairs, elle avança le menton, prête à en découdre. Ça dérange qui, hein, si nos enfants creusent dans le sable ?

— Ça *nous* dérange pendant le travail, répondit froidement Pia. Je vous prie poliment de partir.

— En Allemagne nous avons droit, que je sache, à la liberté de mouvement ! fulmina la mère. Regardez ce que vous avez fait ! Les enfants sont totalement perturbés, parce que *la police*

les empêche d'utiliser l'aire de jeux ! Ils sont trop jeunes pour comprendre !

Pia fut brièvement tentée de lui dire que c'était elle qui, par son manque de compréhension, avait entraîné une escalade qui perturbait bien plus les enfants qu'une rubalise rouge et blanche, mais elle n'avait pas le temps et cela ne servirait à rien.

— Pour la dernière fois, dit-elle donc avec insistance. Veuillez quitter la zone interdite. Si vous ne le faites pas, vous entravez une enquête de police. Auquel cas nous relèverons votre identité et dresserons un procès-verbal. Je suis sûre que vous ne voudriez pas montrer le mauvais exemple à vos enfants, ou bien si ?

— Nous faisons la route depuis Kronberg pour venir ici tous les mercredis, et maintenant ça ! La mère lui lança un regard noir, souffla d'un air furieux en voyant que Pia n'affichait plus aucune réaction et finit par battre en retraite, non sans râler. Nous allons nous plaindre ! Mon mari connaît des gens haut placés au ministère de l'Intérieur !

Une femme qui devait absolument avoir le dernier mot. Pia le lui laissa et plaignit en secret le mari.

— Incroyable, dit le policier à côté de Pia en secouant la tête. C'est vraiment de pire en pire. Les gens pensent qu'ils n'ont que des droits ! Le mot prévenance ne veut plus rien dire aujourd'hui.

Bodenstein attendait à quelque distance de là. Pia laissa la foule curieuse à ses collègues et retourna auprès de son supérieur. Ils retraversèrent l'aire de jeux, la pelouse humide faisait splash sous leurs chaussures.

— Nous allons sonner à toutes les portes et demander aux gens s'ils connaissent une femme à cheveux blancs avec un chien, dit Bodenstein. Si tant est que les riverains soient encore chez eux et pas déjà là-bas à regarder le spectacle bouche bée.

Ils commencèrent par la première maison d'une série de logements mitoyens. Avant que Bodenstein ait eu le temps d'appuyer sur la sonnette, Pia remarqua un labrador marron foncé, anxieux, tapi entre deux voitures garées de l'autre côté de la rue.

— Je parie que c'est le chien de la morte, dit-elle. Je vais peut-être arriver à l'attraper.

Elle se dirigea à pas lents vers le chien, s'accroupit et tendit la main. Le chien n'était plus tout jeune, vu son museau grisonnant. Et il ne s'intéressait pas particulièrement aux inconnus. Il se leva d'un bond, se faufila à travers les buissons derrière la voiture et fila dans la rue voisine. Bodenstein et Pia le suivirent mais, lorsqu'ils tournèrent au coin de la rue, le chien avait disparu.

— J'ai plus qu'à sonner n'importe où, dit Bodenstein en ouvrant le portail de la première maison. Personne. Nul ne réagit non plus dans la deuxième maison, et c'est seulement à la troisième qu'il eut du succès.

La porte s'entrouvrit et une femme entre deux âges jeta un regard méfiant par-dessus la chaîne de sécurité.

— Oui, c'est pour quoi ?

— Nous sommes de la police judiciaire. Pia, qui avait l'habitude qu'on les prenne pour des témoins de Jéhovah ou des représentants indésirables, avait sa carte professionnelle sous la main. Une voix masculine se fit entendre à l'arrière. La femme se retourna.

— La police ! s'écria-t-elle, puis elle referma la porte, enleva la chaîne et ouvrit en grand.

— Savez-vous par hasard si un habitant de la rue possède un labrador marron foncé, déjà âgé ? demanda Pia.

Derrière la femme surgit un homme à cheveux blancs, portant un cardigan et des pantoufles.

— C'est p'têt' bien Topsi, le chien à Renate, dit la femme. Pourquoi donc que vous voulez le savoir ? S'est passé quelque chose ?

— Connaissez-vous également le nom de famille de Renate et savez-vous où elle habite ? demanda Bodenstein en ignorant sa question.

— Ben bien sûr. Renate, son nom de famille, c'est Rohleder, répondit la femme avec empressement. Faut espérer que Topsi a pas eu d'accident, parce que sinon, ça va sacrément lui briser le cœur, à Renate !

— Elle habite au 44, ajouta l'homme. Faut monter la rue. La maison jaune, celle qu'a un banc blanc à l'avant du jardin.

— Pour dire vrai, c'est au mari qu'elle appartenait, c'te maison. La femme baissa la voix pour prendre un ton confidentiel, ses yeux étincelaient. Mais quand il l'a quittée, à l'époque,

y a sept ans de ça, trois jours avant Noël, c'est sa mère qu'est venue habiter chez elle.

— C'est pas ça qui intéresse la police, dit le mari en houspillant son épouse encline aux commérages. Les Rohleder, y possèdent une boutique de fleurs dans l'Unterortstraße, là en bas. Mais Ingeborg, y a des chances qu'elle soit à la maison. C'est toujours à c't'heure-là qu'elle va promener le clebs.

— Merci pour ces informations, dit poliment Bodenstein. Vous nous avez beaucoup aidés. Ce serait très aimable à vous de ne pas appeler tout de suite à la boutique.

— Ben bien sûr que non, assura la femme avec une pointe d'indignation. C'est pas comme si on était copains comme cochons, avec Renate.

Bodenstein et Pia prirent congé et remontèrent la rue. Le numéro 44 était une maison mitoyenne d'angle que la joyeuse peinture jaune soleil faisait ressortir de l'ensemble monolithique. Un auvent de bois clair abritait une vieille Opel bien entretenue, le petit jardin de devant était soigneusement préparé pour l'hiver. On avait enveloppé quelques plantes dans des sacs de jute pour les protéger de la neige et du froid, suspendu des boules de Noël à un buisson et entouré un buis d'une guirlande lumineuse. Devant la porte d'entrée ornée d'une couronne de sapin, Topsi, tout tremblant, attendait en vain que quelqu'un lui ouvre la porte.

La clochette de la porte tinta, l'air chaud et humide ainsi que l'odeur écrasante des fleurs et des branches de sapin leur arrivèrent en pleine figure quand ils entrèrent dans la boutique dont les vitrines étaient surmontées d'un panneau démodé portant l'inscription *Fleurs Rohleder – depuis 50 ans*.

Les vitres embuées masquaient une boutique pleine à craquer. Des gens, des fleurs et toutes sortes de bibelots dans des vitrines ouvertes, sur des étagères en bois et dans des paniers. Derrière un long comptoir, trois femmes étaient occupées à confectionner des bouquets.

Bodenstein, qui associait inévitablement cette odeur aux funérariums des cimetières, dut redoubler d'efforts pour ne

pas tourner aussitôt les talons. Les fleurs dans les jardins et les prairies, c'était joli, mais il ne les aimait pas coupées dans des vases, cela l'écœurait presque.

Il coupa la file d'attente malgré les protestations d'une petite vieille qui attendait d'être servie, un minuscule poinsettia à la main.

— Voilà qui ne se fait pas, jeune homme, le blâma la vieille dame d'une voix chevrotante en lui assénant un coup ferme avec sa canne.

— Merci pour le *jeune* homme, répliqua sèchement Bodenstein qui, les jours comme celui-ci, se sentait particulièrement vieux. Annoncer à quelqu'un la mort violente d'un proche lui semblait aussi difficile que la première fois, même après vingt-cinq ans dans la police judiciaire.

— J'ai quatre-vingt-seize ans ! dit la vieille dame avec un rien de fierté. Par rapport à moi, vous venez à peine de quitter le nid !

— Eh bien dans ce cas, je vous laisse passer. Bodenstein fit un pas de côté et attendit patiemment que le poinsettia soit emballé et payé. Pia, qui avait fait le tour de la boutique, le rejoignit.

— Vous désirez ? La blonde plantureuse aux yeux un tantinet trop maquillés et aux mains gercées par l'eau et le temps consacré aux fleurs le regardait en souriant gaiement.

— Bonjour. Je m'appelle Bodenstein, police judiciaire d'Hofheim, et voici ma collègue Pia Kirchhoff, répondit-il. Nous aimerions parler à Renate Rohleder.

— C'est moi. Que puis-je faire pour vous ? Le sourire disparut et Bodenstein songea malgré lui qu'elle ne sourirait sans doute plus pendant longtemps.

La clochette de la porte annonçait de nouveaux clients. Mme Rohleder ne les salua pas, son regard s'était ancré dans le visage de Bodenstein et elle semblait pressentir le malheur qui allait transformer sa vie.

— Est-ce que… est-ce qu'il s'est passé quelque chose ? chuchota-t-elle.

— Nous pourrions peut-être parler ailleurs, suggéra Bodenstein.

— Bien… bien sûr. Venez. Elle leur tint ouvert le battant en bois au bout du comptoir, Bodenstein et Pia s'avancèrent et la suivirent dans un petit bureau plein comme un œuf au fond du couloir.

— Je crains d'avoir une très mauvaise nouvelle, commença Bodenstein. Ce matin vers 9 heures on a trouvé le cadavre d'une femme dans un champ entre Eschborn et Niederhöchstadt. Elle avait des cheveux blancs, portait une veste vert olive et un bonnet rose vif…

Renate Rohleder devint blanche comme un linge, l'incrédulité se dessina sur son visage. Elle ne pipait mot, elle était immobile, les bras ballants. Elle serra les poings.

— La femme avait une laisse de chien sur elle, poursuivit Bodenstein.

Renate Rohleder recula d'un pas et s'effondra sur une chaise. L'incrédulité fit place au déni – *ce n'est pas possible, il y a sûrement erreur sur la personne*!

— Après la balade avec Topsi, elle voulait passer à la boutique pour m'aider. Il y a toujours tellement à faire avant Noël. Je voulais l'appeler, mais je n'ai pas eu le temps, murmura-t-elle d'une voix blanche. Ma mère a un bonnet de laine rose. Je le lui ai offert pour Noël il y a trois ans, avec une écharpe rose. Et quand elle va promener le chien, elle met toujours sa vieille parka, cet horrible machin puant…

Ses yeux se remplirent de larmes.

Venait à présent le choc, quand on comprenait le caractère définitif d'un événement.

Bodenstein et Pia échangèrent un bref regard. Le bonnet rose vif, le labrador, la veste vert olive. Il ne faisait plus aucun doute que la morte était bien Ingeborg Rohleder.

— Que s'est-il passé ? Elle a eu… elle a eu une crise cardiaque ? chuchota Renate Rohleder en regardant à nouveau Bodenstein. Les larmes coulaient sur ses joues, se mélangeaient à l'eye-liner noir et au mascara. Il faut que j'y aille ! Il faut que je la voie !

Elle se leva d'un bond, saisit au vol son portable et ses clés de voiture sur le bureau et arracha une veste du portemanteau près de la porte.

— Madame Rohleder, attendez! Bodenstein retint doucement par les épaules la femme tremblante. Nous allons vous conduire chez vous. Vous ne pouvez pas aller voir votre mère.

— Pourquoi pas? Peut-être qu'elle n'est pas morte, mais juste… juste inconsciente ou bien… dans le coma!

— Je suis navré, madame Rohleder. Votre mère a été assassinée.

— *Assassinée?* Ma mère a été *assassinée*? chuchota-t-elle, stupéfaite. Mais ce n'est pas possible! Qui ferait une chose pareille? Ma mère était la personne la plus gentille et la plus serviable au monde!

Renate Rohleder chancela et tomba à genoux. Bodenstein eut juste le temps de l'asseoir sur la chaise avant qu'elle ne craque. Elle le dévisagea et sa bouche s'ouvrit pour lâcher un cri horrible, strident, désespéré qui allait encore résonner des heures aux oreilles de Bodenstein.

Les personnes présentes dans la salle de réunion de la K11 formaient un petit comité. Bodenstein et Pia étaient assis d'un côté de la table ovale, Nicole Engel à un bout et Kai Ostermann à l'opposé pour ne contaminer personne avec ses germes. Il reniflait et toussait sans arrêt, il se trouvait vraiment dans un piteux état. Il faisait déjà nuit derrière les fenêtres lorsque Bodenstein acheva son compte rendu et se tut.

— Il faudrait songer à rendre l'affaire publique, dit Nicole Engel qui réfléchissait à voix haute. Peut-être que quelqu'un a vu le tireur venir de l'aire de jeux. Grâce au témoin, nous avons une idée très précise du timing.

— Je trouve que c'est une bonne idée, mais nous sommes nettement en sous-effectif, objecta Bodenstein. Pia est, à vrai dire, en congé et n'est intervenue que pour aujourd'hui. Et si nous mobilisons des collègues pour un numéro d'urgence, je n'ai plus qu'à faire cavalier seul.

— Qu'est-ce que tu proposes à la place? Nicole Engel haussa ses sourcils finement épilés.

— Nous ignorons encore si Ingeborg Rohleder était visée ou s'il s'agit d'une victime aléatoire, répliqua Bodenstein. Il

faut que nous en sachions davantage sur son entourage avant de rendre l'affaire publique. Les entretiens avec la fille de la victime, les employés de la boutique et quelques voisins semblent indiquer que la morte était une dame estimée de tous, sans ennemi apparent. Il n'y a pour l'instant aucun mobile identifiable.

— Rappelez-vous du cas de Vera Kaltensee. C'était pareil, fit remarquer Pia. Au début aussi, elle nous paraissait aimée, appréciée et au-dessus de tout soupçon.

— Ce n'est pas comparable, la contredit Bodenstein.

— Pourquoi pas ? Pia haussa les épaules. Une personne de soixante-dix ans a un long passé au cours duquel il a pu se produire beaucoup de choses.

— Je pourrais faire quelques recherches sur la victime, dit Ostermann d'une voix rauque.

— Absolument. Bodenstein acquiesça. Et peut-être que l'analyse balistique nous en apprendra davantage sur l'arme du crime.

— Bien. Nicole Engel se leva. Tiens-moi au courant, s'il te plaît, Oliver.

— Ce sera fait.

— Eh bien, bonne chance. Elle se dirigea vers la porte, puis se retourna une dernière fois. Merci de nous avoir prêté main-forte aujourd'hui, madame Kirchhoff. Je vous souhaite de belles vacances et un joyeux Noël.

— À vous aussi, répondit Pia. Merci.

Ostermann recula sa chaise et se traîna en toussant dans son bureau, suivi par Pia. Son plan de travail arborait toute une rangée de médicaments, une bouteille thermos remplie de tisane et une boîte de mouchoirs.

— Ça fait longtemps que je n'ai pas eu une crève pareille, gémit Ostermann. S'il n'y avait pas eu un meurtre, je resterais carrément chez moi demain. Tu ferais mieux de déguerpir, Pia, avant que je te contamine et que tu te retrouves coincée sur ton bateau de croisière avec un bon rhume.

— Mon Dieu, Kai, j'ai vraiment mauvaise conscience de te laisser seul maintenant, dit Pia.

— Tu parles. Ostermann éternua et souffla dans un mouchoir.

Pour ma part, je n'aurais aucun remords à t'abandonner ici à moitié morte si j'avais prévu des vacances.

— Merci. Tu es toujours aussi charmant. Pia mit son petit sac à dos en cuir sur l'épaule et ricana. Dans ce cas je te souhaite un bon rétablissement et un joyeux Noël ! *Ciao*, collègue !

— Passe le bonjour au soleil de l'Équateur ! Kai Ostermann lui fit un signe avant d'éternuer de plus belle. Et maintenant fiche-moi le camp !

*Jeudi 20 décembre 2012*

Bodenstein avait mal dormi. Après s'être tourné et retourné dans son lit pendant une demi-heure, les yeux grands ouverts, il décida de se lever pour ne pas réveiller Inka qui dormait à poings fermés à côté de lui et ronflait doucement. Il sortit de la chambre sans allumer la lumière, enfila une veste polaire par-dessus son pyjama et descendit l'escalier. À la cuisine, il actionna la toute nouvelle cafetière semi-automatique qu'il s'était offerte en avance pour Noël et il posa une tasse sous le jet.

Deux malades à la K11, Cem Altunay et Pia en congé, et une affaire d'homicide qui n'allait sûrement pas se résoudre illico. L'épidémie de grippe avait fait des ravages parmi les policiers, si bien qu'il ne pouvait guère compter sur des renforts en provenance d'autres commissariats.

Le broyeur crissa et le café se mit à couler dans la tasse en répandant un arôme divin. Bodenstein glissa ses pieds nus dans ses bottines fourrées en peau d'agneau et il sortit sur le balcon. Il prit une gorgée de café – il n'en avait jamais bu de meilleur –, s'assit sur le canapé en rotin tressé sous l'avancée du toit et s'enroula dans une des couvertures de laine soigneusement pliées sur un des fauteuils. L'air était glacial, mais si transparent que Bodenstein pouvait distinguer à l'œil nu les feux de position d'un avion en train d'atterrir. La vue qui embrassait la plaine du Rhin-Main depuis Francfort jusqu'à l'aéroport en passant par la zone industrielle de Höchst était toujours aussi

spectaculaire – jour et nuit, été comme hiver. Il adorait rester assis dehors et s'abandonner à ses pensées en laissant errer son regard. Il n'avait d'ailleurs pas regretté une seule seconde l'achat de cette maison mitoyenne à Ruppertshain, un quartier de Kelkheim, signifiant pour lui le retour à la vie normale qui avait volé en éclats après la séparation d'avec Cosima voilà quatre ans. Le seul élément stable dans cette période chaotique était son métier et, s'il l'avait encore, c'était grâce à Pia qui lui avait sauvé plusieurs fois la mise. Son inattention lui avait fait commettre plus d'une erreur grossière dont il eut honte par la suite, or Pia ne les avait jamais mentionnées, ni tenté de le compromettre en vue de lui piquer son poste de directeur de la K11. Elle était sans aucun doute la meilleure collègue qu'il ait jamais eue, et la perspective de devoir se passer d'elle pour élucider le meurtre de la vieille dame d'Eschborn l'angoissait davantage qu'il n'avait bien voulu l'admettre jusque-là. La porte coulissante s'ouvrit. Il tourna la tête et s'étonna de voir Rosalie, sa fille aînée.

— Alors, ma grande, pourquoi es-tu déjà debout ?

— Je n'arrivais plus à dormir, dit-elle. J'ai tant de choses qui me passent par la tête.

— Viens par là. Bodenstein se décala un peu. Elle s'assit à côté de lui. Le père et la fille profitèrent un bon moment de la vue et du calme de cette matinée d'hiver. Elle avait quelque chose sur le cœur, il le sentait, mais il voulait attendre qu'elle aborde elle-même le sujet. Sa décision d'aller, à vingt-quatre ans, travailler comme sous-chef de cuisine dans l'un des meilleurs hôtels de New York était courageuse, surtout pour Rosalie qui, depuis sa plus tendre enfance, avait mal au ventre dès le moindre changement. Elle avait terminé l'année passée sa formation de cuisinière dont elle était sortie major et son formateur, le chef étoilé Jean-Yves Saint-Clair, lui avait conseillé de passer du temps à l'étranger pour acquérir de l'expérience.

— Je n'ai jamais quitté la maison plus d'une semaine ou deux, dit-elle à voix basse. D'ailleurs je n'ai jamais vécu seule. Juste chez maman et chez toi. Et d'un seul coup l'Amérique, New York !

— Les uns prennent leur envol plus tôt, les autres plus tard, répondit Bodenstein en passant le bras autour de l'épaule de sa fille qui ramena ses jambes vers elle et se blottit contre lui sous la chaude couverture. Beaucoup de jeunes quittent la maison pour leurs études, dit-il, mais restent aux crochets de leurs parents pendant des années. Alors que tu gagnes toi-même ton argent depuis longtemps et tu es très indépendante. Et puis c'est toi qui as quasiment pris en charge l'entretien de la maison. Tu ne sais pas à quel point ça va me manquer !

— Toi aussi, tu vas me manquer, papa. Tout ici va me manquer. À vrai dire, je ne suis pas du tout une citadine. Rosalie appuya sa tête contre l'épaule de son père. Je ferai quoi quand j'aurai le mal du pays ?

— D'abord, je pense que tu n'auras pas vraiment le temps d'avoir le mal du pays, répliqua Bodenstein. Mais, si c'était le cas, tu n'auras qu'à skyper avec les gens qui te manquent, ou passer un coup de fil. Le week-end, ou quand tu auras quelques jours de libre, tu pourras faire un saut à Long Island ou dans les Berkshire Hills. C'est à deux pas de New York. Et, telle que je connais ta mère, elle te rendra sûrement visite de temps à autre.

— Je crois aussi, dit Rosalie en soupirant. Et j'ai hâte d'aller à New York, de commencer ce job et de rencontrer des gens nouveaux. Mais j'ai quand même le trac.

— Le contraire serait anormal, répondit-il. En tout cas, je suis très fier de toi. Quand tu as débuté ton apprentissage, à l'époque, j'étais convaincu que ce n'était que par défi et que tu laisserais bientôt tout tomber. Mais tu t'es accrochée et tu es même devenue une cuisinière hors pair.

— Parfois, j'étais réellement sur le point d'abandonner, avoua Rosalie. Je ne pouvais jamais accompagner mes copines aux soirées, aux concerts ou en boîte. Mais elles étaient toutes, comment dire… sans perspective. Je suis plus ou moins la seule à avoir trouvé le métier de ses rêves.

Bodenstein sourit dans la pénombre. Rosalie lui ressemblait vraiment beaucoup, et pas juste en ce qui concernait son attachement au pays et son sens de la famille. Comme lui, elle était capable de prendre ses responsabilités et de renoncer à

certaines choses au profit d'autres qui lui tenaient à cœur. Sa mère, quant à elle, lui avait transmis ce qui lui faisait un peu défaut à lui, à savoir une forte ambition lui permettant de surmonter bien des obstacles.

— C'est précieux. Quand on est passionné, on connaît le succès et l'épanouissement dans son travail, dit Bodenstein. Je suis persuadé que tu as pris la bonne décision. Cette année en Amérique te fera évoluer sur tous les plans. Il tourna la tête et posa sa joue sur les cheveux de Rosalie. Si ta vie devient compliquée par moments et qu'il te faut un havre de tranquillité, tu auras toujours ta place ici, dit-il à voix basse.

— Merci, papa, murmura Rosalie en bâillant. Je me sens déjà mieux. Je crois que je vais dormir encore un peu.

Elle se releva, lui donna un baiser sur la joue et disparut dans la maison.

Les enfants grandissent, songea Bodenstein avec une légère mélancolie. Le temps passait si vite ! Lorenz et Rosalie étaient adultes depuis longtemps, et Sophia venait d'avoir six ans il y a quelques semaines ! Dans dix-huit ans, quand elle aurait l'âge de Rosalie aujourd'hui, il en aurait presque soixante-dix ! Serait-il satisfait de la vie qu'il aurait vécue ? Voilà un an et demi, il avait refusé de conserver le poste de Nicole Engel qu'il avait remplacée pendant sa suspension. Trop de tâches administratives, trop de politique. Il voulait travailler comme enquêteur et non comme gratte-papier. Son refus, il ne s'en était rendu compte qu'après coup, signifiait que Pia n'obtiendrait jamais la moindre promotion au sein de la brigade criminelle régionale. Officier de police judiciaire depuis deux ans, elle avait toutes les qualités et les compétences requises pour devenir une excellente directrice de la K11. Mais, tant qu'il occupait cette fonction, Pia devrait se contenter d'être un simple élément de son équipe. Cela lui suffirait-il à la longue ? Et si, un jour, elle demandait une mutation pour faire avancer sa carrière ? Bodenstein but la dernière gorgée de café, froid depuis longtemps. Il repensa au meurtre qu'il devait élucider. Il verrait bien dans les prochains jours quel effet cela ferait de devoir se passer de Pia.

Pour des raisons similaires à celles de son supérieur, Pia Kirchhoff ne ferma quasiment pas l'œil de la nuit. L'homicide de la veille ne lui sortait pas de la tête. Contrairement à certains de ses collègues qui prétendaient parvenir à faire la coupure et oublier le travail dès qu'ils rentraient chez eux, elle n'y arrivait que rarement. Elle finit par se lever, descendit sur la pointe des pieds et s'habilla. Les deux chiens sortirent en bâillant de leurs paniers au salon et la suivirent, plutôt par devoir que par enthousiasme, dehors dans le froid. Pia alla voir les deux chevaux qui dormaient debout dans leurs box et elle s'assit sur le banc devant l'écurie.

D'après les premières informations, Ingeborg Rohleder était une gentille vieille dame ayant travaillé toute sa vie dans l'entreprise familiale et unanimement appréciée dans sa commune. Ni les voisins interrogés, ni les employées de la boutique, encore sous le choc, ne pouvaient imaginer quelqu'un ayant une raison de tirer une balle dans la tête d'Ingeborg Rohleder. S'agissait-il d'une méprise ou la femme était-elle réellement une victime aléatoire du tireur ? Cette idée était bien plus angoissante que toutes les autres. Environ soixante-dix pour cent des affaires criminelles en Allemagne présentaient un lien entre le meurtrier et sa victime, le meurtrier venant même souvent de l'entourage proche. La plupart du temps, le passage à l'acte était motivé par des émotions fortes, telles que la jalousie ou la colère, ou encore la peur qu'un autre délit soit découvert. L'envie de tuer pure et simple était très rare. Et les cas en question étaient extrêmement difficiles à résoudre car, en l'absence de lien entre le meurtrier et sa victime, on était soumis au hasard sous la forme d'un témoin, d'une empreinte génétique ou d'un autre détail. Pia avait récemment participé à un séminaire où il était question de l'évolution des crimes violents avec usage d'armes à feu, et elle s'était étonnée du faible nombre d'homicides – seulement quatorze pour cent – commis par le biais d'armes à feu en Allemagne.

Pia frissonnait. À cette heure matinale il n'y avait pas encore beaucoup de circulation sur l'autoroute voisine, située au-delà du petit manège ; seules quelques lumières éparses de phares surgissaient ici et là. Cela allait changer d'ici deux heures au

plus tard. Le regard de Pia tomba sur les deux chiens, assis à ses pieds, qui tremblaient pitoyablement, regrettant à l'évidence d'avoir quitté leurs confortables paniers.

— Allez, venez, on rentre, dit-elle en se levant. Les chiens filèrent devant elle et se glissèrent dans la maison dès qu'elle eut ouvert la porte. Pia enleva sa veste et ses bottes, remonta à l'étage et se pelotonna dans le lit.

— Hou, c'est quoi, ce bloc de glace ? murmura Christoph lorsqu'elle se blottit contre son corps chaud de sommeil.

— J'ai juste fait un tour dehors, chuchota Pia.

— Il est quelle heure ?

— 5 h 20.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Il se tourna vers elle et la prit dans ses bras.

— La morte d'hier ne me sort pas de la tête, répondit Pia.

La veille au soir, elle avait expliqué à Christoph la raison pour laquelle elle était allée travailler bien qu'étant en congé. Personne ne se montrait à cet égard plus compréhensif que Christoph, qui exerçait lui-même son métier de directeur du zoo Opel avec passion et engagement et qui, si nécessaire, ne connaissait ni week-end ni jour férié.

— Cette femme était une gentille grand-mère, aimée de tous, poursuivit Pia. Le tueur a utilisé un fusil muni d'un silencieux.

— Et qu'est-ce que tu en déduis ? Christoph réprima un bâillement.

— On n'en est qu'au début de l'enquête, mais j'ai comme l'impression qu'il s'agit d'une victime aléatoire, expliqua Pia. Ce qui voudrait dire qu'on a affaire à un sniper qui tire au hasard.

— Et tu t'inquiètes parce que tes collègues sont malades ou en congé.

— Oui, c'est ça. Je partirais bien plus tranquille en vacances si Cem et Kathrin étaient là.

— Écoute-moi, ma douce. Christoph la prit dans ses bras et l'embrassa sur la joue. Je comprendrais que tu préfères rester ici dans une situation pareille. Pour moi, de toute façon, ce sera davantage du travail que des vacances…

— Je ne vais quand même pas te laisser partir seul en lune de miel ! protesta Pia.

— La lune de miel, ça se rattrape, répliqua Christoph. Ce ne sera pas vraiment reposant pour toi si la mauvaise conscience te torture sans arrêt.

— Bah ! Ils s'en sortiront bien sans moi, dit Pia sans grande conviction. Peut-être que tout sera élucidé aujourd'hui.

— Tu peux encore y réfléchir. Christoph l'attira à lui. La chaleur de son corps avait un effet apaisant et Pia sentit la fatigue l'envahir.

— Oui, murmura-t-elle. Je peux.

Après quoi elle sombra à nouveau dans un demi-sommeil.

*Il feuilleta le journal, lut chaque page avec attention. Rien. Pas un mot sur le meurtre d'Eschborn. Il n'avait rien trouvé non plus sur Internet – ni aux informations, ni dans les rapports de police. De toute évidence, la police préférait ne pas divulguer l'affaire pour le moment, ce qui lui convenait tout à fait. Dans quelques jours, ce serait différent. Mais d'ici là, l'ignorance générale permettait d'éviter les témoins accidentels et il pouvait se déplacer à sa guise.*

*Il était satisfait de sa stratégie. Tout s'était déroulé exactement comme prévu. Sur le parking de la piscine de Wiesenbad à Eschborn, il y avait certes quelques mères avec leurs enfants, mais personne n'avait fait attention à lui lorsqu'il avait mis son sac de sport contenant le fusil dans le coffre de sa voiture et qu'il était parti.*

*Il consulta le site de la météo allemande sur son iPad. C'est ce qu'il faisait plusieurs fois par jour depuis des semaines et des mois, car le temps était un facteur déterminant.*

*— Mince, murmura-t-il.*

*Les prévisions pour les trois prochains jours avaient changé depuis la veille. Il fronça les sourcils en lisant qu'on annonçait de fortes chutes de neige, même en vallée, à partir de vendredi soir.*

*La neige, ce n'était pas bon. On laissait des traces. Que faire ? Un plan parfaitement élaboré, prenant en compte et minimisant le moindre risque, était la condition nécessaire à la réussite de son entreprise. Rien n'était plus dangereux que la spontanéité. Or, cette saleté de neige menaçait de tout faire rater. Il resta assis un long moment, pensif, se remémorant son plan en détail. Cela*

*ne servait à rien. La neige représentait une menace sérieuse, ce qui l'obligeait à revoir son timing. Sur-le-champ.*

— Mon Dieu, Kai, tu devrais être au lit, dit Bodenstein en entrant dans la salle de réunion de la K11 et en voyant la tête de l'ultime membre de son équipe.

— C'est là que les gens meurent. Le lieutenant de police Kai Ostermann déclina l'offre. Je me sens mieux que j'en ai l'air.

Il ricana et toussa, ce qui lui valut un regard sceptique de Bodenstein.

— Je te suis en tout cas reconnaissant de ne pas me laisser tomber, toi aussi, dit-il en prenant place à la grande table.

— Le rapport de la balistique est arrivé il y a quelques minutes, dit Ostermann d'une voix rauque, et il tendit à son supérieur quelques pages agrafées ensemble. Pour ce qui est de la balle, dit-il, il s'agissait d'une cartouche de calibre .308 Winchester, un calibre plutôt répandu, hélas, et utilisé par l'armée, les chasseurs, les tireurs amateurs et nous. N'importe quel fabricant de munitions en vend et, qui plus est, avec différentes charges propulsives.

Le chauffage tournait à plein régime et Bodenstein était déjà en nage, mais Ostermann, qui s'était enroulé une écharpe autour du cou et portait une veste en duvet par-dessus son pull, ne semblait pas remarquer la fournaise.

— La cartouche provient d'une Remington Core-Lokt 11,7 g, c'est la cartouche à percussion centrale la plus vendue au monde dans le domaine de la chasse. L'arme du tir n'est pas répertoriée chez nous.

— Donc, pas de vraie piste. Bodenstein enleva sa veste et la posa sur le dossier de la chaise. Les collègues de la police scientifique ont du nouveau ?

— Non, rien de plus, hélas. Le tir a eu lieu à environ quatre-vingts mètres de distance. Ostermann toussa, glissa un bonbon à la sauge dans sa bouche et continua en chuchotant. Aucun problème pour un tireur entraîné. Sur le lieu du crime et à l'endroit d'où il a tiré, on n'a retrouvé aucun indice en lien

avec les faits, mis à part l'empreinte effacée du bipied. Il a dû ramasser et emporter la douille. Les enquêtes faites auprès des voisins et des employées de la boutique révèlent qu'il ne s'est rien passé d'anormal ces derniers jours et semaines, Ingeborg Rohleder était égale à elle-même et ne donnait pas l'impression de se sentir menacée.

Bodenstein eut peu à peu le sentiment déprimant qu'ils ne disposaient d'aucun élément, excepté le calibre de l'arme du crime et le type de cartouche. Étant donné le nombre de policiers malades, il allait bien être obligé, qu'il le veuille ou non, de demander à Nicole Engel des renforts provenant d'autres commissariats.

— Je me demande sérieusement comment nous…, commença-t-il, lorsque la porte s'ouvrit derrière lui. Ostermann écarquilla les yeux.

— Coucou, dit Pia dans son dos, et il se retourna vers elle.

— Mais qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-il, tout surpris.

— Je dérange ? Pia regarda Ostermann.

— Oh que non, absolument pas ! s'empressa d'assurer Bodenstein. Viens, assieds-toi.

— Tu n'as rien de mieux à faire la veille de ton départ en vacances ? chuchota Ostermann de sa voix enrouée.

— Non. Pia enleva sa veste, s'assit et partit d'un petit rire. J'ai tout fini. Alors je me suis dit que j'allais vous aider à résoudre le cas en vitesse avant de filer au soleil pour trois semaines.

Kai Ostermann fit la moue, tandis que Bodenstein enlevait son pull et résumait brièvement les faits pour Pia.

— On n'a pas grand-chose, en effet, constata Pia. On a visiblement peu de chances de découvrir où et quand la munition a été achetée, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Ostermann. Elle est vendue dans chaque armurerie et chaque catalogue de chasse partout dans le monde. Hélas.

— Et, pour l'instant, nous n'avons pas non plus de mobile, ajouta Bodenstein. Il pourrait s'agir d'un sniper qui tue des gens par simple envie de meurtre.

— À moins qu'Ingeborg Rohleder n'ait quand même eu quelques secrets bien sombres et ignorés de tous, répliqua Pia.

Nous devrions interroger précisément l'entourage et fouiller le passé de la victime.

— D'accord. Bodenstein acquiesça et se leva. Allons chez Renate Rohleder. Puis à l'institut médicolégal. L'autopsie est fixée à 11 h 30.

Renate Rohleder semblait à peine plus maîtresse d'elle-même que la veille. Assise à la table de la cuisine, les yeux rougis par les larmes, elle malaxait un mouchoir dans sa main gauche et caressait machinalement de l'autre le vieux labrador blotti contre sa jambe. Sa chevelure blonde, artistement relevée en chignon la veille, pendait inerte sur ses épaules, son visage non maquillé était boursouflé, comme si elle avait pleuré toute la nuit.

— Pourquoi n'y a-t-il rien dans le journal ? demanda-t-elle avec une nuance de reproche dans la voix, ignorant la salutation polie de Bodenstein. Elle effleura un quotidien ouvert. Je n'ai rien entendu non plus à la radio. Comment ça se fait ? Qu'est-ce que vous faites pour retrouver le meurtrier de ma mère ?

Les visites aux proches d'une victime assassinée n'étaient jamais une partie de plaisir et Bodenstein, en vingt-cinq ans passés à la K11, avait déjà assisté à tous types de réactions. En général, l'entourage du défunt finissait par retrouver une vie relativement normale, mais les premiers jours étaient toujours marqués par la torpeur du choc, le chaos, l'effondrement. Il n'était pas rare que lui et ses collègues fassent office de paratonnerre dans cet état second, et Bodenstein s'était endurci depuis belle lurette.

— Il est encore trop tôt pour rendre l'affaire publique, répondit-il donc avec calme. Nous ne disposons pas encore d'éléments suffisants pour solliciter la population. Un simple article dans la presse à sensation ne serait guère dans votre intérêt.

Renate Rohleder haussa les épaules et regarda son smartphone qui produisait un bip mélodieux toutes les quelques secondes.

— C'est juste, chuchota-t-elle. Je ne peux même pas me rendre à la boutique ! Les gens sont pleins de bonnes intentions, mais je… je ne les supporte pas, ces condoléances.

D'un seul regard, Bodenstein remarqua l'état de la cuisine et devina qu'Ingeborg Rohleder s'occupait de l'entretien de la maison, tandis que sa fille gérait le magasin. Son absence se faisait déjà sentir au bout de vingt-quatre heures. Sur la table se trouvaient les restes d'un petit-déjeuner, une assiette pleine de miettes, un pot de confiture ouvert avec une cuillère dedans, des sachets de thé ramollis sur une soucoupe. Dans l'évier s'entassaient de la vaisselle sale et une casserole au fond brûlé.

— Nous sommes vraiment désolés de vous déranger dans votre deuil, dit maintenant Pia. Nous devons en apprendre davantage sur votre mère et son entourage. D'où était-elle originaire ? Depuis quand vivait-elle ici, à Eschborn… ?

— Niederhöchstadt, corrigea Renate Rohleder, qui se moucha à nouveau et jeta un œil sur l'écran de son portable.

— … à Niederhöchstadt ? Avait-elle des ennemis, des difficultés particulières au sein de la famille ? Avait-elle changé ces derniers temps, était-elle tendue ou se sentait-elle menacée ?

— Vous ne croyez quand même pas sérieusement qu'on a abattu ma mère exprès ! Le ton était presque hostile. Je vous l'ai déjà dit : ma mère n'avait *aucun* ennemi ! Je ne connais personne qui ne l'aimait pas. Elle était originaire de Sossenheim, elle est arrivée ici au début des années 1960, elle a ouvert la boutique de fleurs et la jardinerie avec mon père, et depuis elle vivait ici. Dans la sérénité et le bonheur – pendant plus de cinquante ans ! Elle prit son portable qui vibrait et s'illuminait toutes les minutes et elle le tendit à Pia. Regardez ! Tout le monde, mais vraiment *tout le monde* m'envoie ses condoléances, y compris le maire ! Ses yeux se remplirent de larmes. Vous pensez que ce serait le cas si ma mère n'était pas appréciée ?

— Il est fort possible que la vie de votre mère dissimule un secret, quelque chose qui remonte très loin, insista Pia qui, comme le savait Bodenstein, songeait encore à l'affaire Kaltensee. Ce n'était pas absurde et il fallait envisager toutes les hypothèses, surtout au début d'une enquête, lorsqu'on avançait dans le brouillard. C'est pourquoi Bodenstein n'avait pas contredit Pia quand elle avait déclaré plus tôt dans la voiture que, contrairement à lui, elle ne croyait pas à un pur hasard.

Les statistiques de la délinquance lui donnaient raison. Les crimes commis par simple pulsion, sans mobile véritable, étaient rarissimes.

— Madame Rohleder, nos questions ne visent pas à ternir le souvenir de votre mère, ajouta Bodenstein d'un ton conciliant. Il s'agit uniquement pour nous de retrouver son assassin. La procédure veut qu'on commence par interroger la famille et l'entourage proche de la victime à la recherche du mobile.

— Il n'y a pas de mobile, insista Renate Rohleder. Vous perdez votre temps en essayant de faire porter le chapeau à ma mère.

Pia voulait encore poser une question, mais Bodenstein lui signala d'un bref signe de tête qu'il jugeait inutile de prolonger l'entretien.

— Merci, madame Rohleder, dit-il. Si jamais quelque chose vous revenait, quoi que ce soit qui puisse nous aider, n'hésitez pas à nous appeler.

— Oui. Oui, bien sûr. Renate Rohleder souffla un bon coup dans son mouchoir déjà trempé. Bodenstein, par mesure de précaution, fourra les mains dans ses poches avant que la femme n'ait l'idée de lui tendre la sienne en guise d'au revoir. Mais elle ne s'intéressait qu'aux condoléances qui affluaient chaque seconde sur son portable.

Ils sortirent de la cuisine et traversèrent le couloir jusqu'à la porte d'entrée. Bodenstein releva le col de son manteau. Ils avaient laissé leur voiture sur le parking du poste de police d'Eschborn le long de la grand-rue.

— *Niederhöchstadt*, pas Eschborn ! enragea Pia. Grand Dieu ! À quand remonte la réforme territoriale ? Cinquante ans ?

— 1971. Bodenstein sourit d'un air amusé. Les gens sont fiers de leur village et veulent conserver leur identité.

— Quelle foutaise. Pia secoua la tête. Tous ces bleds seraient fauchés depuis longtemps s'ils étaient restés autonomes.

Plus haut, à l'angle de la rue, quelques personnes âgées s'étaient regroupées et les observaient sans cacher leur curiosité. Bodenstein les salua d'un hochement de tête.

— Maintenant, au moins, ils ont de la matière pour leurs ragots, ironisa Pia. Peut-être qu'Ingeborg Rohleder a été

abattue parce qu'elle a dit à quelqu'un qu'elle habitait Eschborn.

— Pourquoi est-ce que sa remarque t'énerve à ce point ? Bodenstein lança un regard en biais à sa collègue. Tu espérais que Renate Rohleder nous donnerait un nom et qu'on allait pouvoir coffrer quelqu'un ?

Ils avaient atteint le parking du poste de police, et il déverrouilla les portières de la voiture de service avec l'émetteur de la clé.

— Bien sûr que non ! Pia s'arrêta. Elle eut un sourire embêté, puis elle haussa les épaules et ouvrit la portière du côté passager. Quoique, dit-elle, peut-être que si. Je partirais soulagée en vacances si l'affaire était réglée.

À 11 h 30 précises, ils entrèrent dans la salle de dissection II au sous-sol de l'institut médicolégal situé Kennedyallee. Le corps d'Ingeborg Rohleder, lavé et déshabillé, était étendu sur la table métallique, le Pr Henning Kirchhoff et Frederick Lemmer avaient déjà procédé à l'examen externe du cadavre.

— Pia ! s'écria Henning, étonné. Qu'est-ce que tu fais ici ? Je te croyais en congé ?

— C'est exact, répliqua-t-elle. Mais tout le monde ou presque est malade chez nous, donc je suis là pour la journée.

— Ah ah. Henning baissa son masque chirurgical et haussa les sourcils en laissant entendre un petit rire. Un rien moqueur, trouva Pia.

— On s'envole demain soir à 19 h 45, lui assura-t-elle. Les valises sont bouclées.

— Ça ne veut strictement rien dire, dit Henning. Je parie cent euros que tu ne partiras pas.

— Pari perdu, répondit Pia d'un ton mordant. Et pendant que vous serez tous en train de vous geler les fesses ici, je lézarderai au soleil en pensant à vous.

— Jamais de la vie. Je te connais, lança Henning. Donc, au cas où tu laisserais Christoph partir seul, nous t'invitons volontiers à la maison pour Noël. Nous avons même un sapin.

— Je prends l'avion demain ! fulmina Pia.

Elle détestait le fait qu'Henning la connaisse si bien et la perce à jour si facilement. Elle aurait effectivement préféré annuler ce voyage dont elle s'était fait une joie depuis longtemps, mais elle ne voulait pas se l'avouer. Et encore moins l'entendre de la bouche de son ex-mari.

Bodenstein tendit la main en souriant au nouveau collègue d'Henning, qui avait suivi l'altercation avec un brin d'étonnement.

— C'est souvent comme ça chez ces deux-là. Ils étaient mariés autrefois, expliqua-t-il. Oliver von Bodenstein, K11 Hofheim.

— Frederick Lemmer, répondit le nouveau. Enchanté.

— On peut commencer ? demanda Pia, pleine de rage. On n'a pas toute la journée.

— Comment ça ? Tu ne prends l'avion que demain, dit Henning pour la taquiner et, voyant son regard méchant, il ricana et se pencha vers le cadavre.

L'autopsie n'apporta aucune information déterminante. Ingeborg Rohleder était une femme en parfaite santé qui aurait pu vivre encore de nombreuses années si elle n'avait pas été tuée. Le projectile était entré dans son crâne au-dessus de l'oreille gauche et ressorti quelques centimètres plus haut à travers le pariétal droit, ce qui confirmait la théorie de Kröger quant à la trajectoire de la balle. Le tireur était posté près du cours d'eau. Venu de nulle part, il s'était volatilisé après les faits.

— Comment tu la trouves, celle-ci, maman ? Greta avait enfilé une courte veste ornée de fourrure tissée, et elle se tournait et se retournait devant le miroir d'un œil critique. Étant mince et dotée de jambes interminables, elle portait très bien ce genre de vestes, à l'inverse de nombreuses filles de sa génération qui, dès l'âge de Greta, étaient horriblement potelées.

— Elle te va très bien ! confirma Karoline.

Greta, rayonnante, chercha l'étiquette du prix qui pendait à une manche.

— Oh non ! Elle écarquilla les yeux, consternée. Ce n'est pas possible !

— Comment ça ?

— Elle coûte cent quatre-vingts euros !

— Je te l'offre pour Noël, si elle te plaît.

La jeune fille la regarda d'un air dubitatif, se retourna vers le miroir, hésitant entre l'attitude raisonnable et l'envie de céder. La veste finit par atterrir dans le sac de courses avec trois jeans, un pull-over et un sweat-shirt à capuche. Greta était aux anges et cela ravissait Karoline. Quand était-elle allée pour la dernière fois faire les courses en ville quatre jours avant Noël ? Cela devait faire vingt ans, voire plus ! Autrefois, elle adorait se faufiler dans la cohue avec sa meilleure amie, elle aimait la décoration kitsch de Noël, les cantiques en fond sonore, les stands à chaque coin de rue et la bonne odeur de pralines dans l'air froid du mois de décembre. Quand elle était allée chercher Greta à l'internat en début d'après-midi pour aller faire du lèche-vitrine, elle avait plutôt songé à la Goethestraße, mais Greta avait *absolument* voulu aller dans les galeries commerciales de la Zeil. Voilà trois heures qu'elles se frayaient un chemin à travers des magasins surchauffés et surpeuplés. Karoline était néanmoins heureuse de voir sa fille parcourir les boutiques les yeux brillants, à la recherche de cadeaux de Noël pour ses amies, pour Nicki, papa et sa nouvelle fratrie, ou essayer avec enthousiasme des vêtements que Karoline trouvait pour la plupart immettables. À sa grande surprise, même l'affluence lui plaisait car elle évoquait des souvenirs de jeunesse oubliés depuis longtemps. À l'époque, elle avait tout son temps. Sa mère s'était toujours montrée généreuse et ne l'avait jamais grondée quand elle rentrait trop tard à la maison. Quelle chance de ne pas crouler sous les rendez-vous ! Son smartphone était resté dans la boîte à gants et il ne lui manquait même pas !

À 5 heures, elles traînèrent leur butin dans quantité de sacs jusqu'à la voiture garée dans un parking souterrain et elles se mirent en route pour Oberursel. Préparer des biscuits de Noël avec sa grand-mère, voilà qui faisait toujours envie à Greta, fût-ce à treize ans.

— Tu vas vraiment arrêter de travailler ? voulut-elle savoir, tandis que Karoline manœuvrait la Porsche pour sortir du créneau.

— Tu ne me crois pas, hein ? Karoline jeta un bref regard de biais à sa fille et lut le doute dans ses yeux.

La jeune fille soupira.

— J'aime bien l'internat, mais ce serait tellement mieux si je pouvais rester avec toi et papa durant la semaine. Mais…

— Mais quoi ? Karoline glissa le ticket dans le lecteur et la barrière se souleva.

— Papa a dit qu'il faudrait que le monde s'écroule pour que tu arrêtes de travailler, répliqua Greta.

Bodenstein et Pia étaient revenus au commissariat d'Hofheim plutôt frustrés. Dans la salle de réunion, une photo d'Ingeborg Rohleder était accrochée au tableau blanc, Ostermann avait noté à côté son nom et l'heure du crime. C'était tout ce dont ils disposaient. L'enquête menée auprès du voisinage par quelques collègues n'avait rien donné et les déclarations du témoin n'étaient utiles que dans la mesure où elles permettaient de déterminer l'instant précis du tir. Le témoin n'avait vu personne non plus. Les techniciens de la police scientifique avaient soigneusement ratissé le lieu du crime dans un rayon de un kilomètre carré, mais sans rien trouver, excepté la trace effacée du bipied : ni fibres textiles, ni empreintes de pas dans le sol gelé, pas de douille, pas de particule de peau et pas de cheveu. Le meurtrier demeurait un fantôme et son mobile, une énigme.

— On fait quoi, maintenant ? demanda Ostermann, en proie à une toux sifflante.

— Ma foi ! Bodenstein étudia la carte placée au mur et se frotta la nuque d'un air pensif. Par où s'était enfui le tueur ? Était-il assez culotté pour traverser l'aire de jeux, remonter la Rheinstraße et passer devant le poste de police d'Eschborn avant de s'éclipser ? Ou avait-il emprunté la Lahnstraße, puis le sentier jusqu'à la rue Schöne Aussicht, où il aurait pris une voiture ? C'étaient à l'évidence les deux chemins les plus courts, mais les alternatives ne manquaient pas. Il aurait pu aller à pied jusqu'au parking de la piscine, par exemple, ou plus loin encore, au-delà des courts de tennis et jusqu'à la place des fêtes,

utilisée comme parking par les employés des nombreuses entreprises environnantes. Depuis n'importe quel endroit, il aurait pu monter discrètement dans un véhicule et disparaître.

— On devrait informer l'opinion publique et demander aux gens leur soutien, dit Pia, et Ostermann hocha la tête en signe d'approbation. Nous n'aurons sans doute pas davantage d'éléments en lien avec l'affaire.

Bodenstein refusait encore cette idée dans son for intérieur car il craignait les appels habituels des frimeurs, ainsi que les fausses pistes qu'il fallait néanmoins filtrer et vérifier avec un grand gaspillage de moyens. Or, il ne pouvait pas se permettre une telle perte de temps, étant donné le manque criant de personnel, mais il ne voyait pas d'autre solution. Pia avait raison – il ne fallait pas espérer davantage d'éléments à l'heure actuelle. Et, avec un peu de chance, quelqu'un aurait peut-être observé quelque chose qui lui avait semblé insignifiant de prime abord.

— OK, finit par dire Bodenstein. On en parle à la presse. Et on espère que tout se passe pour le mieux.

*L'endroit était idéal. Les branches de sapin descendaient bas au-dessus du toit plat et moussu, et la rue était une impasse. À 6 heures du soir, il faisait nuit noire. Du côté droit de la rue, il n'y avait que des champs et la maison de la femme était la dernière, située à la lisière du petit bois entre la sortie du village et l'ancienne nationale qui menait à Königstein. Dix minutes plus tôt, elle avait allumé la lumière à la cuisine avant de monter à l'étage. La vieille villa possédait de grandes fenêtres démodées à croisillons, équipées non pas de volets roulants mais de battants qui semblaient réduits à une fonction décorative et condamnés à rester ouverts depuis des décennies. De là où il se trouvait, la demeure ressemblait à une maison de poupée. Il pouvait regarder dans chaque fenêtre et suivre précisément ce que la femme faisait. Il connaissait très bien son emploi du temps qui ne changeait que rarement. Dans dix minutes au plus tard, elle descendrait à la cuisine et se mettrait à préparer le dîner pour elle et son mari.*

*Depuis la veille, les températures avaient baissé de quelques degrés. Les chutes de neige annoncées pour la fin de soirée n'allaient*

*plus tarder. Le froid ne le gênait pas, il était vêtu en conséquence. Il jeta un bref coup d'œil à sa montre. L'affichage digital passa à 18:22. À ce moment-là, elle entra dans la cuisine. À travers la lunette Kahles ZF 69, il la voyait aussi bien que si elle se tenait devant lui. Elle se baissa, se retourna et sortit quelque chose d'un placard. Ses lèvres bougeaient. Peut-être écoutait-elle de la musique tout en chantant, comme le font beaucoup de gens quand ils sont seuls. Son index reposait sur la détente. Il inspira, puis expira à fond, se concentrant sur sa cible. Puis, lorsqu'elle se retourna vers lui, il appuya sur la détente. À la seconde où la balle traversa la vitre et fit exploser son crâne, son regard se déporta instinctivement vers la droite et il aperçut une deuxième personne dans la cuisine. Grand Dieu – elle n'était pas seule! Un cri perçant arriva à son oreille.*

*— Merde! murmura-t-il. L'adrénaline se déversa dans son corps, son cœur battait la chamade. Il ne s'attendait pas à ce qu'il y ait quelqu'un d'autre dans la maison. La femme n'était pas en train de chanter, elle parlait à quelqu'un! En quelques gestes il démonta son arme et la glissa dans son sac. Puis il fourra la douille, expulsée pendant le tir, dans la poche de son blouson et il rampa jusqu'au rebord du toit. Caché par les branches de sapin, il se laissa glisser du haut du transformateur et disparut sans bruit dans l'obscurité.*

Toute la cuisine se transforma en gigantesque carnage. Le liquide chaud jaillit comme une fontaine et les giclures atteignirent son visage, ses mains et ses bras.

— Bon sang!

Elle regarda ses vêtements pour constater qu'elle était constellée de taches orange. Rien ou presque n'était plus difficile à enlever que du potiron et de la carotte sur le cachemire gris clair de son pull préféré! Pia lança quelques jurons, énervée parce qu'elle avait oublié d'enfiler un tablier avant de plonger le mixeur dans le faitout et de le mettre en route. Malheureusement, elle avait aussi oublié de recouvrir le faitout, c'est pourquoi la plaque vitrocéramique, le sol et la moitié de la cuisine étaient eux aussi sinistrés. D'habitude, Pia n'était pas

si maladroite aux fourneaux, mais elle avait l'esprit ailleurs et c'était la première fois qu'elle préparait une soupe de potiron au gingembre et au lait de coco. La recette semblait bonne et très facile, or Pia avait déjà failli déclarer forfait à cause du potiron, dont la découpe s'était révélée bien plus coriace que sur le papier. Après avoir passé un bon moment à triturer en vain sa chair avec un couteau à viande, manquant de se couper le doigt au passage, elle était sortie au pas de charge avec la sphère récalcitrante qu'elle avait posée sur le billot près de la grange, puis attaquée d'emblée à la hache. Quant aux finitions, elle les avait effectuées à la cuisine.

— Ce serait bien le diable si je ne réussissais pas une simple soupe de potiron, murmura Pia en débranchant le mixeur. Hélas, la feuille de la recette avait plutôt souffert elle aussi, si bien que Pia n'arrivait plus à déchiffrer la quantité nécessaire de lait de coco.

Une voiture s'arrêta au-dehors, la porte d'entrée s'ouvrit peu après et les chiens accueillirent Christoph par de joyeux aboiements.

— L'épouse aux fourneaux, s'écria-t-il d'un air enjoué en entrant dans la cuisine. Excellent début de vacances !

Pia se retourna, rayonnante. Encore maintenant, au bout de quatre ans, son cœur bondissait de joie lorsqu'elle voyait Christoph.

— À vrai dire, je comptais avoir fini depuis longtemps et te surprendre avec une délicieuse soupe. Selon la recette, c'était censé être très facile et ne prendre que vingt minutes. Mais ça s'est corsé dès le début, quand il a fallu que je fasse violence au potiron pour en venir à bout.

Christoph laissa errer son regard dans la cuisine, transformée par Pia en champ de bataille. Il sourit, puis éclata de rire. Il l'enlaça sans tenir compte des éclaboussures de carotte et de potiron, et il l'embrassa.

— Humm ! Il se lécha les lèvres. C'est délicieux !

— Il ne manque plus que le lait de coco. Et la coriandre.

— Tu sais quoi ? Christoph lui enleva le mixeur des mains. Je termine vite la soupe pendant que tu ranges et mets la ta ble.

— Oh, j'espérais tant cette réponse de vous, très cher époux. Pia ricana, lui donna un baiser et se mit à nettoyer le chaos engendré par ses expériences culinaires.

Un quart d'heure plus tard, ils étaient à table et la soupe se révéla divine. Contrairement à son habitude, Pia parlait à tort et à travers de choses insignifiantes, juste pour éviter que Christoph ne lui demande si elle était allée travailler aujourd'hui. Elle était partagée entre l'envie de partir trois semaines en vacances avec lui et le sentiment douloureux d'abandonner son supérieur et toute l'équipe. Son indécision la torturait car, en temps normal, elle n'était pas du genre à reporter les décisions pénibles. Christoph se laissa d'abord entraîner dans sa tentative de diversion, puis il finit par aborder le sujet délicat.

— As-tu déjà décidé si tu prends l'avion avec moi ou si tu restes ici ? lui demanda-t-il incidemment, tandis qu'ils débarrassaient la table.

— Bien sûr que je prends l'avion ! répondit-elle. Les valises sont bouclées.

— Vous avez coincé le meurtrier ?

— Non, hélas. Pia secoua la tête. On n'a ni indices, ni témoins, ni mobile apparent. Peut-être que cette femme était juste au mauvais endroit au mauvais moment, et qu'il n'y a de fait aucun lien entre le tueur et sa victime.

— Tu veux dire qu'elle aurait été abattue au hasard ?

— Possible. C'est assez rare, mais ça arrive.

— Et maintenant ?

Pia commença à ranger la vaisselle sale dans la machine.

— Le patron veut informer l'opinion publique dans l'espoir que quelqu'un ait vu quelque chose. Je n'ai donc aucune raison de rester ici, dit-elle avec une gaieté forcée, bien qu'elle pensât exactement le contraire. Et, si l'enquête piétine, ça ne fait aucune différence que je sois là ou pas.

— Je reviens tout juste de Wiesbaden, annonça Nicole Engel en s'asseyant sur l'une des deux chaises placées devant le bureau de Bodenstein. À la PJ je suis tombée par hasard sur